



LA TOMBE VA SE FERMER ! A CE SIGNAL, LES FEMMES SE LAMENTENT.—Page 187, col. 1

DANS L'AFRIQUE ORIENTALE

LES FUNÉRAILLES DANS LE ROYAUME DE GOUMA

Tout le monde sait que d'intrépides explorateurs sillonnent actuellement, dans toutes les directions, ce vaste continent d'Afrique auquel ses découvreurs s'accordent à donner les épithètes de *mystérieux*, *ténébreux*, *terre d'épouvantement* et cent autres, non moins dramatiques. Mais combien d'entre vous, chers lecteurs, — qui, cependant, constituez la caste la plus sensible aux émotions des aventures lointaines, — combien d'entre vous ont examiné de près les difficultés inouïes, les fatigues sans nombre et les dangers incessants qui assaillent journellement ces intrépides Européens, coiffés du casque de liège et chaussés de jambières en toile, cheminant héroïquement à travers l'inconnu, pour la seule satisfaction de tracer sur la carte un cours d'eau, un lac, une montagne, dont on n'avait pas entendu parler avant eux et dont la découverte résout souvent tout un problème intéressant : les moyens d'expansion de la civilisation ? A l'heure où, confortablement installés, vous examinez vos atlas, plus d'un de vos compatriotes de la généreuse Europe chemine péniblement, suait, grelottait, saignait, agonisait peut-être, à 1,500 lieues de sa terre natale, sans autre entourage que des ennemis !

En ce moment où j'écris pour vous ces lignes, il est certainement quelque part, sous la forêt équatoriale, un explorateur qui écarte douloureusement les fourrés épineux, entrelacés de plus en plus par la rafale, et qui patange dans les marécages nauséabonds où les miasmes fiévreux le poursuivent de leur essaim tenace et meurtrier ! Plus loin, un autre homme blanc foule à grand-peine les herbes coupantes des steppes et suf-

foque sous un ciel de plomb qui fait ruisseler sur son corps la sueur débilitante ! Après toute une journée de pareilles fatigues, que trouvera le marcheur épuisé ? La plupart du temps, vous le savez bien, ce ne sera pas l'auberge hospitalière de nos routes d'Europe, avec son foyer d'hiver pour sécher les habits ou la tonnelle d'été pour rafraîchir le sang surchauffé ; ce sera un village entouré de fortes palissades, sur lesquelles il apercevra des têtes accrochées et derrière lesquelles il verra pointer des lances empoisonnées. Ah ! aimons-les bien ces explorateurs, — missionnaires, savants ou amateurs, — car ils sont les bienfaiteurs les plus méritants de notre humanité, et soyons fiers de constater que la France compte, parmi ses enfants, un grand nombre des meilleurs d'entre eux !

Des palissades, des fossés, des engins de destruction, voilà bien ce qu'on rencontre partout sur le sol africain. Mais il n'y a pas là de quoi nous étonner. Que des tribus barbares entourent leurs villes et leurs villages de haies impénétrables pour se garantir contre les incursions de voisins turbulents et pillards, c'est là un fait dont nous aurions mauvaise grâce à nous scandaliser, nous autres civilisés, qui ne nous dispensons nullement de ces précautions défensives et qui hérissons de remparts autrement meurtriers nos cités les plus pacifiques. Tout en affichant de généreuses maximes de fraternité et d'humanité, nous combinons savamment les moyens les plus aptes à multiplier la mort sur les glacis que rasant de monstrueux canons dont les gueules étincelantes tournent en rugissant comme des fauves en furie, crachant à longue portée des bolides énormes.

Mais ce qui est plus étonnant, ce qui est même tout à fait extraordinaire, c'est de trouver des Etats en-

tièrement enclos, sur toutes leurs frontières, d'une ligne de défense continue et impénétrable, comme si ne s'agissait que d'une ville et de quelques kilomètres carrés. C'est le cas de ces nombreux petits royaumes gallas que vous voyez sur la carte, au sud du plateau d'Abysinie, dans la haute vallée du fleuve Omo et de quelques affluents droits du Nil Blanc. Les intrépides visiteurs de cette contrée se sont, à diverses reprises, heurtés à ces étranges et vastes fortifications, non plus urbaines mais *frontièresques*, que percent une porte ou deux tout au plus, sur 150 ou 200 kilomètres de pourtour, et qu'on tenterait vainement de franchir ailleurs que par ces rares entrées, à cause des fossés profonds et des haies vives d'arbustes épineux et serrés. Impossible d'accéder aux intérieurs de ces Etats sans la permission expresse du roitelet, qui seul peut autoriser le pont-levis à s'abaisser. De plus, toute difficulté n'est point aplanie quand la porte s'est ouverte, car elle se referme aussitôt derrière l'explorateur : celui-ci ne sortira pas toujours à son gré de la souricière où il vient de s'engager.

Ces dangers, cependant, n'ont point intimidé de vaillants pionniers européens, qui ont voulu voir à tout prix les très curieux royaumes de Limmou, de Djimma, de Ghéra, de Kaffa, de Gomma et de Gouma, dont les costumes bizarres font de ce coin d'Afrique la terre par excellence de l'étonnement. Il y a des pages bien captivantes à écrire sur ces nations minuscules qui, non seulement s'enferment hermétiquement derrière des rideaux de fortifications, mais qui s'isolent les unes des autres en laissant des zones inhabitées entre les différents Etats. Ces zones, qui nous rappellent nos "hernes" du moyen âge, sont des forêts intermédiaires constituant un double avantage : elles forment une avant-ligne de protection, elles deviennent un véritable vivier où les chasseurs voisins se ravitaillent de gibier et de dépouilles de fauves.

Pénétrons, si vous le voulez bien, chez un de ces pittoresques petits peuples dont les majestueuses forêts nous ont été révélées, ces dernières années, par l'essai de voyageurs, à qui le percement de l'isthme de Suez et les établissements européens de la mer Rouge ont permis d'atteindre une région autrefois isolée par les barbares tribus du Haut-Nil. Choisissons de préférence le royaume de Gouma, parce qu'il est le plus excentrique de tous par sa position géographique et parce qu'il confine aux peuplades encore inconnues du bassin du Nil. Nous allons assister aux obsèques d'un Galla. Ces cérémonies mortuaires sont celles qui fournissent le résumé le plus complet et le plus caractéristique sur les mœurs du peuple gouma.

Aussitôt qu'un Galla a passé de vie à trépas, la nouvelle en est colportée chez les voisins par les plus proches parents qui crient : *Ani badé !* c'est-à-dire : "Je suis perdu !" Les alliés de la famille et les amis du défunt accourent sous la cabane dont le toit de chaume pointe au milieu des arbres et répondent par les mêmes lamentations, comme s'ils cherchaient à simuler un écho. Tout le monde se précipite vers la demeure mortuaire et, à la vue du cadavre, chacun témoigne sa douleur en poussant un rugissement strident, en battant des mains et en se frappant la tête contre les murs. Les femmes, plus exaltées que les hommes, vont jusqu'à s'arracher les cheveux et à s'écorcher les joues ; sanglotant, hurlant, elles poussent la frénésie jusqu'à battre le sol avec leurs poitrines et à se rouler dans la poussière, claquant des dents et serrant les poings, comme pour maudire avec menace le ciel pour le deuil dont il vient de les frapper.

Puis les manifestations violentes se calment un moment ; on abandonne les mouvements sataniques et les cris d'enfer pour entreprendre le panégyrique du mort, pour rendre hommage à sa généalogie, à ses qualités physiques et morales. Ces hymnes sont interrompues des litanies suivantes :

"O ma vertu !" s'écrie l'un.

"O mon foie !" reprend l'autre.

"O mon hydromel !"

"O mes yeux !"

"O mon honneur !"

"O mon roi !"